

Crainte de Dieu / Sacré

La crainte de Dieu est, dit la Bible, le commencement de la sagesse : Prov 9/10 (Vulg. : *Principium sapientiae timor Domini*). Mieux, c'est la sagesse elle-même : Jb 28/28 (Vulg. : *Timor Domini ipsa est sapientia*).

Il en est de la crainte de Dieu comme de l'expérience élémentaire du sacré, que tout un chacun peut faire : dans de telles circonstances particulières, par exemple un paysage majestueux ou, comme on dit, impressionnant, devant lequel il se sent minuscule, l'homme est confronté à un tout autre, qui provoque en lui un frisson, ce qu'on appelle en latin le *tremendum*. Voyez le [Rex tremendae majestatis](#), par quoi le *Dies irae* qualifie le Christ au jour du Jugement, et dont le frisson est bien rendu dans le *Requiem* de Mozart : *Quantus tremor est futurus...* – Quel tremblement alors se produira ! C'est cela qui est à la base du sacré : voyez aussi là-dessus le livre de Rudolf Otto qui porte ce nom (1917). Le sacré, kratophanie naturelle (manifestation d'une force), est aussi le numineux : lat. *numen*, puissance sacrée. Il marche à nos côtés comme notre ombre, inapprivoisable et inséparable de nous. Il s'oppose au lumineux de nos moments de confiance : rares moments de bénédiction.

C'est l'*horror* aussi des mêmes Latins, ce qui fait dresser les cheveux sur la tête, ou les poils sur la peau. De là vient notre mot : horripiler. Toute phénoménologie du sacré renvoie à l'expérience bien connue de la chair de poule, corrélée à un sentiment de petitesse et de finitude créaturielle, comme on dit parfois (par exemple Auerbach dans *Mimésis*, 1946). De ce frémissement devant la Transcendance le poète se fait l'écho : « Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales », dit Baudelaire. Le

Dieu ancien parlait, via le vent, dans les chênes de Dodone, et le Dieu nouveau au sein de son Temple. Ce frisson devant l'incompréhensible est la source de l'expérience religieuse de base.

Sans doute la crainte en général nous accompagne-t-elle toute notre vie. Elle structure la personnalité, tant individuelle que sociale. Le processus s'opère en cascade. Voyez le poème de Prévert sur les sardines à l'huile dans un magasin : « Sardines protégées par une boîte. Boîte protégée par une vitre. Vitre protégée par la police. Police protégée par la peur. Que de protections pour de simples sardines ! » On peut soutenir que la structure sociale toute entière est pour une majeure partie faite d'une accumulation de [peurs](#), qui sont autant de projections.

On a maintes fois souligné en effet que la peur s'alimente avant tout de l'imaginaire. Le bouddhisme le dit bien : nous avons peur d'un serpent lové au fond obscur d'une pièce. Approchons-nous, et nous verrons à la place du serpent lové une simple corde enroulée. La peur ne résiste pas à l'examen objectif. Comme dit La Fontaine, de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. Il y a donc dans cette prise de conscience un fonds commun de sagesse, qui renvoyant la peur à l'ignorance, nous permet de nous en délivrer. Au fond, c'est une version laïque du salut religieux : l'instrument en est la raison, ou la philosophie.

Si donc la peur devant l'inconnu est à la base des religions, la connaissance, détruisant la première, peut triompher aussi des secondes. Au début, disaient les Anciens, c'est la crainte qui fit les dieux : *Primus in orbe timor fecit deos*. Finie la première, *exeunt* les autres. D'Épicure à Lucrèce, le thème est connu : Une fois la religion foulée aux pieds, à notre tour notre victoire nous égale au ciel (*Religio pedibus subjecta vicissim obteritur, nos exaequat victoria caelo* : *De natura rerum*, I, 78-79). Voyez aussi

Virgile, au deuxième livre de ses *Géorgiques* : Heureux qui peut connaître les raisons des choses, fouler aux pieds toutes les peurs ainsi que l'inexorable destin, et le bouillonnement de l'avare Achéron... (*Felix qui potuit rerum cognoscere causas / Atque metus omnes et inexorabile fatum / Subjecit pedibus, strepitumque Acheronis avari*)

Ce développement réjouira les rationalistes intégristes et les athées, ainsi que les anticléricaux. Suffit-il à convaincre toujours ? Qui ne s'est levé, par une nuit de tempête, où les meubles craquent, où un volet bat, pour regarder avec angoisse sous son lit, au cas où quelqu'un s'y serait caché ? On rit des fantômes en plein jour, et devant les autres ; on les craint ailleurs, et tout seul.

La crainte de Dieu, comme toute crainte, mérite mieux que le mépris ou le haussement d'épaules. Un être totalement dépourvu de peur, délivré de toutes projections (qui sont à la base de l'empathie, donc de la commisération ou de la compassion), serait-il même normal ?

Qui ne sent aussi, dans les meilleurs moments qu'il lui arrive de vivre, une secrète peur ? Peur précisément qu'ils ne durent pas. « Prends garde à la douceur des choses », dit Paul-Jean Toulet (« [Dans Arle...](#) », *Contrerimes*, 1921). Le *Carpe diem* même d'Horace dans ses *Odes* (I, XI) est tragique, parce que se découpant sur le fond de l'éphémère : *Carpe diem : quam minimum credula postero* (Cueille le jour, fie-toi le moins possible au lendemain). Y a-t-il en lui vraiment triomphe ou euphorie, comme on veut nous le faire accroire aujourd'hui, en une époque où l'injonction au bonheur et à la gaîté est générale ? Les êtres sensibles en tout cas le sentent : on peut même, nouveau Gribouille, et comme dit la [chanson](#), fuir le bonheur de peur qu'il se sauve...

Si la beauté est si poignante, transperçante, c'est parce qu'elle est éphémère. Les Japonais ont bien senti cela, le

lien entre Tristesse et Beauté : *La Beauté et la souffrance* est le titre d'un roman de Kawabata (1961-1965). Il n'est paradoxal que pour les esprits sommaires. La floraison des [amandiers](#) ou des cerisiers au printemps, l'incendie des érables en automne, nous toucheraient-ils autant s'ils étaient toujours à notre disposition, s'ils ne s'accompagnaient de quelque crainte de voir finir ces moments sitôt que goûtés ? Crainte générale et je dirais ontologique ou métaphysique, dont la crainte de Dieu n'est qu'une modalité précisée a posteriori, à prétention explicative et très souvent à fin d'exploitation, par les religions.

Les manuels de théologie chrétienne réservent plutôt la crainte de Dieu à l'A.T., et la confiance en Dieu au N.T. Bien sûr cette opposition est discutable, car dans les deux corpus on peut trouver les deux thèmes, associés et complémentaires (l'un renvoyant à un Dieu qui se fait craindre, et l'autre à un Dieu miséricordieux). Ainsi Ps 103/17 : « Mais la bonté du Seigneur dure à jamais pour ceux qui le craignent, et sa miséricorde pour les enfants de leurs enfants. » Et Lc 1/50, dans le passage dit du *Magnificat* chez les catholiques : « Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. »

Et à l'inverse dans le N.T. il y a des passages où la peur est le dernier mot, par exemple l'évangile de Marc avant que n'y ait été ajouté, par souci d'harmonisation peut-être avec les autres, ce qu'on appelle sa finale longue. Il s'agit de l'attitude des saintes femmes devant le tombeau vide : « Elles sortirent du sépulcre et s'enfuirent. La peur et le trouble (*tromos kai ekstasis*) les avaient saisies ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur (*ephoboûnto gar*). » (16/8) Rien de plus humain et de plus émouvant que cela, dans le plus ancien des évangiles : qu'inspire un

tombeau vide, sinon la peur ? La nouvelle de la Résurrection même est accueillie avec effroi, ou révérence sacrée.

Mais à côté de cela bien sûr il y a des passages où on nous dit que nous ne devons pas avoir peur. Ainsi dans l'A.T., en Is 44/8, Dieu dit : « N'ayez pas peur, et ne tremblez pas. » Dans le N.T., ce « N'ayez pas peur » dans la bouche de Jésus suit trois fois sur quatre le « Je suis » (*Egô eimi*) par quoi Dieu traditionnellement se nomme en milieu juif : Mt 14/27 ; Mc 6/50 ; Jn 6/20. Le contexte est celui de la marche de Jésus sur les eaux. Cette parole : « Je suis », est une théophanie, c'est-à-dire l'occasion maximale d'effroi sacré pour le croyant. Conseil nous est donné donc de ne pas avoir peur même du contact avec le divin, avec la Transcendance, qui, on le sait, peut toujours nous réduire en cendres : v. Gloire*, Nom / Noms de Dieu*.

On déplorera la très fréquente traduction de ce *Egô eimi* par « C'est moi », qui malheureusement aplatit le texte, et risque de le rendre incompréhensible, parce qu'il en supprime précisément la numinosité, l'essentielle Crainte de Dieu. Quand les disciples voient Jésus, ils ne le reconnaissent sûrement pas comme l'un des leurs, un familier, mais plutôt ils sont comme devant une apparition surnaturelle. Le « N'ayez pas peur » en ce sens modère la numinosité du « Je suis », il n'est pas la conséquence d'un « C'est moi ».

Bien sûr, on peut remarquer que ce *Egô eimi* lui-même a les deux sens. En ce cas, le texte est littéralement intraduisible. Même difficulté pour ce double sens possible du *Egô eimi* de Jésus par exemple en Jn 8/28, lorsqu'il évoque son élévation sur la croix ; ou en 18/5-6, lorsqu'il l'adresse à ceux qui le cherchent pour l'arrêter : à la fois il dit « C'est moi », mais aussi il se nomme comme Dieu, puisque alors les assistants tombent à la renverse. Je ne

sais alors comment les traducteurs pourraient s'en sortir, surtout s'ils veulent se passer d'une note !

Dans la version de la marche sur les eaux rapportée par Mt, Pierre prit peur (*ephobèthè*) en voulant aller à la rencontre de Jésus, et donc manqua de se noyer ; Jésus assimile alors sa peur au manque de foi, au doute (14/31). L'antidote donc à la peur est la confiance. Contrairement à l'opinion admise, cette dernière est sans doute mère de sûreté. Mais elle n'est jamais assurée. Quelle meilleure prière pourrions-nous adresser à Dieu que de lui demander, simplement, de croire en nous-même ? N'oublions pas que la prière est liée au sentiment de fragilité : « prière » et « précaire » ont la même racine – v. Foi / Confiance*.

Est-il possible qu'on soit assez dépourvu de doute, pour croire en soi ? Et pour croire tout court ? « Stavroguine, dit Dostoïevski dans *Les Démons*, s'il croit, ne croit pas qu'il croit. Et s'il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas. » Camus médite sur ce passage tout au long de *L'homme révolté*. Stavroguine, étant indécis, peut encourir la malédiction de l'Apocalypse contre les tièdes, et tout ce roman dostoïevskien est un commentaire d'Ap 3/14-16 : « Écris à l'ange de l'Église de Laodicée : 'Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu : 'Je connais tes œuvres. Je sais que tu n'es ni froid ni chaud. Puisses-tu être froid ou chaud ! Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche.' » À suivre cela, mieux vaudrait l'athéisme froid que l'agnosticisme tiède ou doutant : cette malédiction est terrifiante. Et même, on peut douter que par l'exclusivisme dont elle fait preuve elle soit sans danger.

Certes c'est bien la confiance qui dans nos vies nous délivre de la peur. Mais est-ce toujours possible ? Le doute n'est-il pas notre part minimale d'humanité ? « Seigneur,

j'ai foi ; viens en aide à mon manque de foi ! » (Mc 9/24)
Ce cri, accompagné de larmes (*meta dakruôn*) dans certains manuscrits, est peut-être la plus belle parole, parce que la plus juste et la moins angélique, dont puisse se prévaloir un chrétien : elle est le fil rouge du *Sentiment tragique de la vie*, de Miguel de Unamuno (1913), et elle est en tout cas le meilleur antidote à tous les fanatismes.

Pour écouter l'émission de radio consacrée à cette entrée, cliquer : [ici](#).

© Michel Théron